

# artpress

# spécial

95 FF 690 FB 29 FS 29,50 \$ CAN

## Le cirque au-delà du cercle



L 9576 - 20 - 95,00 F - RD





# Un rêve de fiasco

Arnaud Labelle-Rojoux (à gauche)  
et Olivier Blanckart (à droite)  
Nantes, 1997. (Ph. Guy de Lacroix-Herpin)

## Arnaud Labelle-Rojoux et Olivier Blanckart

Il y a deux ans, lors d'un  
festival de performances,  
*Trafic*, à Nantes, Arnaud  
Labelle-Rojoux et Olivier  
Blanckart ont monté un  
numéro de clowns.



**A**rnaud Labelle-Rojoux : Au départ, un constat. J'étais agacé par le fait que la performance devenait de plus en plus une sorte d'animation pour happy few extatiques. La plupart des performers me semblaient réduits le plus souvent à «faire les clowns» sans apparemment s'en rendre compte, dans un système où la performance avait perdu toute valeur dérangeante. En y réfléchissant, je me suis dit que «faire le clown» vraiment, pas l'artiste coluchisé ou deschiennisé pour le plateau de Canal +, non, faire le clown à «l'ancienne», nez rouge et grandes savates, pourrait marquer un écart, constituer un acte de mauvais goût salutaire dans ce champ sclérosé.

Mais un numéro de clown ne s'accomplit pas seul. J'ai donc fait appel à deux autres artistes, Olivier Blanckart et Annie-Laurie Le Ravallec. Avec Olivier, dont une des qualités est l'extraordinaire capacité de transformation, une autre la virtuosité dans le calembour bulldozer, nous avons écrit un numéro calqué sur les entrées classiques de clowns, sachant naturellement qu'il nous faudrait assumer la honte de ce numéro. Pas la honte d'assimiler la performance à du cirque devant un public attendant «de l'art» – ça, c'était au contraire plutôt réjouissant ! –, non, la honte de vivre l'échec prévisible de notre entreprise, son ridicule, malgré nos efforts pour ressembler à de vrais clowns.

Cela étant, au-delà de cette expérience quasi maso à visée, disons, morale, au-delà de la connotation dévalorisante du mot clown, au-delà de sa nature populaire comico-pathétique, la figure du clown, plus exactement celle de l'auguste, m'a toujours fasciné. L'au-

guste, j'en suis sûr, effraie plus la marmaille qu'il ne la fait rire. C'est un être défiguré, grotesquement attifé, qui ne s'exprime qu'en hurlant, multiplie les gestes inconvenants, se complait dans la régression... C'est une sorte de Quasimodo burlesque qui n'est pas qu'une figure kitsch parmi d'autres, entre le poulbot sur feutrine noire et une tapisserie représentant Elvis en costume blanc, rehaussée de brillants, mais un vrai monstre renvoyant au carnaval médiéval, à la «part maudite» de l'homme, au refoulé de chacun.

**Olivier Blanckart** : Arnaud m'a dit : «*On me demande une performance, je veux que ce soit ma dernière performance, ce sera de faire le clown. Il faut que tu sois mon partenaire, est-ce que tu as déjà fait ça ?*» J'ai répondu que non, mais raison de plus pour foncer. Une autre raison d'accepter, symétriquement inverse à celle d'Arnaud, était que je voulais clore, «par avance», mes vingt ans de carrière de performer. Comme certaines de mes interventions artistiques impliquant ma participation physique commençaient à faire l'objet d'une attention du côté des «réseaux de la performance» – ce que j'ai toujours voulu éviter –, il s'agissait, dans mon cas, d'anticiper tout ce qu'Arnaud entendait achever.

Je déteste me faire traiter de clown de l'art, comme un obscur groupuscule syndical de sous-artistes s'est permis de le faire récemment. Je veux être comme Cyrano : ce genre de qualificatifs, «si je me les sers à moi-même avec assez de verve, je déteste qu'un autre me les serve». C'est pour cette raison que j'ai arrêté d'incarner le personnage de Jean-Michel le SDF de l'art ou de l'Homme invisible. Quand une chose est attendue, voire sollicitée, elle perd sa force subversive.



Historiquement, le genre clownesque est apparu au 19e siècle comme un genre interstitiel et d'abord minoritaire dans le spectacle de cirque. Il s'agissait de distraire le public pendant les changements entre les numéros nobles comme l'équitation et l'acrobatie. C'est un genre qui a eu son âge d'or mais qui est aujourd'hui «passé». Nous avons fait le parallèle avec la performance qui a surgi à la marge des groupes d'avant-garde du début du siècle (même si le terme n'est apparu que bien plus tard), et qui, bien qu'ancrée dans le contexte artistique, tentait de capter l'énergie du spectacle vivant pour dynamiser les frontières de l'art. Ça a bien marché durant quelques décennies jusqu'à ce que ça devienne un territoire balisé.

**A.L.-R. :** C'est plus le fond carnavalesque qui m'intéresse chez les clowns, le rire pas vraiment subtil et dérangeant, que le registre de la comédie qui probablement existe aussi. Jacques Copeau, homme de théâtre, disait des Fratellini qu'ils étaient les héritiers de la Commedia dell'arte. Il se trouve qu'enfant, j'ai vu le dernier Fratellini vivant, Albert, celui qui jouait l'auguste, dont j'ai gardé longtemps une carte postale en noir et blanc dédicacée. Elle m'a peut-être marqué, même s'il me semble l'avoir été plus par le cinéma de Chaplin ou de W.C. Fields. J'ai beaucoup plus fréquenté la Cinémathèque que je ne suis allé au cirque... Mais on est bien d'accord, les comiques de cinéma (idem ceux de la télé, y compris Benny Hill malgré son goût du costume) ne sont pas des clowns. Les uns et les autres ont certainement en commun des tas de choses, et d'abord le fait que les plus grands d'entre eux incarnent des personnages quasi mythiques dont on connaît le nom (Charlot, Laurel et Hardy, les Frères Marx, les Frères Stooges et Footit et Chocolat, Grock, les Fratellini, Zavatta), sans parfois les avoir vus, mais il y a dans le comique de cinéma, en particulier chez les burlesques et malgré la pantomime, une confrontation directe avec un réel apparemment non distancé, alors qu'au cirque, on est clairement dans la caricature et même dans la parodie des conventions du spectacle. Bref, nous, nous étions Lolo et Nono, avec La Ravachol en trouble-fête sexy vulgaire. Nous voulions être de vrais clowns ! Mais nous étions aussi de vrais incapables, moins bouffons parce que clowns ridicules, conscients de l'être, et essayant avec bonne volonté de nous tirer de cet exercice d'auto-dévaluation. Le fait que nous n'ayons pas été très drôles ajouta

certainement à notre débandade, mais cela n'était pas recherché. Je pense que nous aurions aimé faire rire, quoique je me sois douté dès le départ que ce ne serait pas facile. Je ne suis pas sûr à ce propos qu'Olivier avait la même vision catastrophique du numéro ni qu'il revendique aujourd'hui de la même façon son échec. Echec qui pour moi n'en est pas un : «faire le clown» demeurerait, à cause de notre incapacité à le faire totalement (c'est un métier !), une performance d'artistes...

**O.B. :** L'échec aurait dû être le résultat exclusif de notre propre pataquès artistique, alors qu'en fait nous avons été en partie manipulés par le dispositif un peu démagogique d'une espèce de festival de tout et n'importe quoi. J'aurais aimé que le plantage soit patent là où il résidait vraiment : dans notre incapacité à



Arnaud Labelle-Rojoux et Olivier Blanckart  
Nantes, 1997. (Ph. Guy de Lacroix-Herpin)

accomplir la chose «malgré qu'on ait tout fait bien» (respect des codes et usages du genre, répétitions assidues, etc.). À mon avis, les sifflets du public étaient dus à cela.

En revanche, je pense qu'on a remporté un franc succès avec l'opprobre dont les «spécialistes» nous ont couverts. Les acteurs, furieux, venaient nous tancer : «Vous gâchez le métier ! », et les gens du milieu de l'art nous ont expliqué doctement que cette fois nous nous étions grillés pour de bon. Toujours ce

côté petit-bourgeois provincial des spécialistes appointés de l'art pseudo-décalé. Nous nous serions appelés Mike Kelley, McCarthy ou Cattelan, ils auraient réagi autrement. On ne s'est pas privés de le leur dire. Du coup, la honte a changé de camp et finalement rien n'a changé. Pour résumer, je ne sais pas si on a beaucoup ri, mais on s'est bien amusés. Un rêve de fiasco en quelque sorte ◊

Olivier Blanckart participera à l'exposition au CAN de Neuchâtel en novembre 1999. Arnaud Labelle-Rojoux vient de publier *Twist dans le de Vélasquez* aux éditions l'Evidence.